



LES INTERDITES

LAURE GOMBAULT

Laure Gombault

Les Interdites

© Laure Gombault, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3613-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ma mémoire l'a figée dans la beauté de ses vingt-cinq ans. J'ai gardé les maux de ventre. Nos adieux vibrants dans nos gorges muettes.

C'était le dix-huit juillet 1958. J'avais 19 ans. Je t'avais mise au monde il y a vingt-quatre mois. Je quittais le manoir de La Huchette. Tu étais dans mes bras et mes larmes inondaient ton visage d'ange.

Blanche, j'ai aimé cette femme. Elle s'appelait Constance.

J'ouvre ce cahier jauni par l'impatience des mots, car le courage de te confier notre histoire m'a manqué. Je me suis réfugiée toute ma vie dans le secret de mon amour pour cette femme.

Je te demande pardon. Je t'ai volé ton enfance. Ta vérité. Les mots sont restés aphones pour te dire ces années interdites ; l'hypocrisie de cette société bourgeoise, ces années 50 qui m'obligèrent à me terroriser ma vie entière dans le mensonge.

Elle a rangé le bureau le lendemain de l'enterrement. Sans doute, aurait-elle dû laisser Marie-Jeanne, sa tante, emballer les papiers de sa mère qui emplissaient les tiroirs et jonchaient le sol. Ils auraient fini à la cave jusqu'au jour où ses enfants les auraient exhumés. Seulement, le cahier trépignait de lui dévoiler son histoire.

En soulevant le rabat du secrétaire usé par les années, elle extrait une photo et un cahier d'écolier aux lignes bleues lavande. C'est d'abord la photo qui retient son attention, pâle, presque effacée par le temps. Deux jeunes femmes tiennent chacune une fillette par la main. Blanche croit reconnaître à gauche sa mère, très jeune, un visage souriant relevé par un chignon sauvage, des mèches folles, blondes, secouées par le vent, fixées par le photographe sur l'une de ses joues. Elle est affublée d'une blouse sur une robe à manches longues, une de ces robes de bonne qu'on portait au dix-neuvième siècle. À côté d'elle se trouve une jeune fille à l'allure aristocrate, droite, très belle avec sa coiffure tressée, des perles au cou et un visage de reine. Ses yeux s'arrêtent sur la fillette, celle qui tient la main de sa mère. Sans aucun doute, c'est elle. Elle n'a pas plus de deux ans. Et l'autre fillette qui est-ce ? Sans doute une petite camarade. La femme au

cou altier qui retient sa main serait la patronne de Louison ? Sa mère lui avait évoqué ses ménages dans sa jeunesse. La complicité entre ces femmes est frappante. C'est étrange de poser avec son employeuse songe Blanche. Son père est sans doute l'auteur de la photo. Il est mort à ses trois ans. Blanche aimerait se souvenir des traits de son visage, ne plus se cogner à un fantôme dans ses rêves agités. Elle observe longtemps ces quatre personnages. Il y a une ressemblance frappante entre sa mère et elle, mais en regardant de plus près, l'autre fillette lui semble familière, dommage que la moitié de son visage soit effacée, comme si la photographie avait souffert d'un frottement régulier. Blanche finit par poser le cliché sur la table et ouvrir le cahier. En feuilletant négligemment les pages, elle découvre un récit, des lignes écrites par sa mère. Jusqu'alors, celle-ci rédigeait des lettres administratives ou des cartes postales.

Elle se jette sur les premières pages. Les mots de la déflagration. Blanche détourne son regard du mot mensonge imprégné sur sa rétine. Une douleur lui vrille les tempes. L'émotion afflue. Son cœur palpite. Mais c'est trop tard, elle a lu ces lignes qui lui en promettent d'autres. Un instant, la peur l'empêche de continuer. Quelques secondes la retiennent, car elle le sait maintenant, elle lira tout, jusqu'aux dernières lignes de cette écriture fine dans ce cahier à la couverture blanchie du temps de son enfance.

Le cahier en main, elle rejoint la chambre maternelle scellée des silences tragiques. Son destin lui appartient désormais, à l'aube de ses soixante ans, elle, Blanche Clavel, fille de Louison Marie, paysanne d'origine normande et de Roger Clavel, ouvrier typographe.

Le vaste lit accueille ses membres endoloris. Elle s'allonge fébrile, le cœur encore palpitant, la bouche sèche et déjà une colère blanche contre cette femme qui lui vole son histoire, sa naissance, son existence sordide.

Le manoir m'est apparu au bout d'un chemin parsemé de branches de noisetiers qui cinglaient mon visage et m'obligeaient à ralentir. Au bout de quelques mètres, l'ombre froide disparut au profit d'une lumière blanche qui m'obligea à accommoder mon regard. Je découvris une majestueuse grille en fer forgé m'invitant à suivre une allée bordée de sapins centenaires. Au

loin, la propriété se manifesta, fière, me priant d'admirer ses colombages. Je ne voulais craindre la beauté du site, mais ma condition m'incitait à la modestie et j'avançais d'un pas hésitant, l'échine courbée, signe distinctif de mes origines paysannes. Mon arrivée au seuil de ma nouvelle demeure, face à mes nouveaux maîtres, transpirait de déférence.

C'est la gouvernante qui m'accueillit. Elle me dévisagea et m'invita à patienter dans le vestibule. Madame viendrait me chercher sous peu. Elle conversait avec son jardinier dans la roseraie pour les préparatifs de la Saint-Jean. Cette fête célébrait chaque année le solstice d'été au manoir de La Huchette et son propriétaire y conviait les notables du village. Car Antoine de La Varende, aristocrate ruiné, exerçait son ascendant en toute occasion sur les habitants de son fief aux portes de Deauville. La « Saint-Jean » lui offrait chaque année l'occasion de s'accaparer les bonnes grâces des biens nés et de ses créanciers en particulier. Ce jour-là, chacun était invité au banquet à boire le cidre et les vins de l'année et à manger copieusement les cochons grillés marinant depuis le matin dans leurs jus de pommes sures. On dansait et chantait jusqu'à l'aube dans le champ attendant aux dépendances où un grand feu de joie brûlait les frimas de l'hiver et enterrait les rancœurs intestines pour quelques heures. Même le curé, pour l'occasion, occultait ses devoirs sacrés, et niait l'atmosphère grivoise qui s'emparait des convives en début de nuit ; des couples illégitimes se formant dans les bosquets et les champs alentours. Le Maître en peloton de ligne.

Ce qui me frappa d'abord, c'était sa jeunesse. Nous semblions avoir le même âge. Son visage était d'une beauté renversante, un front haut et fier au-dessus d'un regard d'une douceur singulière. Un teint de porcelaine. Elle était aussi brune que j'étais blonde et des boucles auburn illuminaient sa nuque altière et ses yeux turquoise. Elle me fit penser à une danseuse étoile avec ses longues jambes finissant sur des chevilles enveloppées de rubans dans des ballerines satinées. Sa robe cintrée avantageait sa taille fine et sa poitrine, petite, semblait ferme comme deux reinettes de Caux. Quand elle me dévisagea avec un sourire mutin, je sentis mon cœur s'accélérer et j'en éprouvai une gêne violente qui me fit baisser la tête. Elle dégageait un charme ravageur et en cet instant, je ressentis une onde m'envahir, un chavirement jusqu'alors inconnu à l'aune de mes dix-sept

ans. Cette attirance violente, je la rejetterai des hommes. Définitivement. Seule cette femme s'imposa comme une certitude. Un déchirement déjà. Une honte insondable.

J'ai su plus tard que Constance partagea ce trouble, mais comme elle avait été éduquée pour taire ses sentiments, elle le refoula et affirma son rang en m'invitant à visiter la demeure avant que je ne m'attelle à nettoyer l'argenterie qui devait rutiler pour la fête.

Le manoir de La Huchette appartenait à la famille d'Antoine de La Varende, le mari de Constance, depuis sa construction au dix-septième siècle. Aujourd'hui il ne représentait plus qu'un ensemble de vingt hectares de terres, et des dépendances de mille mètres carrés habitables.

Au rez-de-chaussée, un hall d'entrée distribuait de part et d'autre un salon flanqué d'une grande cheminée, une grande salle à manger avec une table pouvant recevoir au moins cinquante convives, un séjour avec une autre cheminée, une cuisine immense tout équipée de cuisinières en cuivre et inox rutilants, une arrière-cuisine et une petite pièce d'eau. À l'étage, un très beau couloir s'ouvrait sur quatre chambres chacune équipée d'une salle de bain. Au second, une mezzanine, encore une salle de bain, deux chambres et deux greniers. L'un des greniers était aménagé en trois chambres pour les domestiques et je partagerai l'une d'elles avec Solange la gouvernante, Richard le jardinier, en occupait une autre. Puis Constance m'invita à découvrir les dépendances, plusieurs bâtiments en colombages renfermant les écuries et une salle de jeux pour Monsieur, féru de billard et de jeux de cartes. J'appris vite que cette garçonnière faisait office d'exutoire sexuel pour les appétits intarissables de Monsieur quand Madame se rendait à Angers pour visiter sa famille.

On était en 1956 et les événements d'Algérie battaient leur plein. Monsieur suivait les informations à la radio, son jeune frère avait combattait dans les Aurès et il savait que cette destination était l'une des plus meurtrières. Lui était trop âgé, à plus de quarante ans pour servir son pays. C'était un aristocrate respecté et il négociait de belles villas Deauvillaises pour de richissimes Parisiens qui envahissaient la côte de

juin à septembre, traînant leurs désœuvirements à l'hippodrome et au casino. C'était un joueur invétéré et chaque samedi soir il fréquentait la salle de jeux où il tentait sa chance à la roulette. Il empruntait régulièrement de l'argent à sa sœur qui avait fait fortune dans la mode à Paris et côtoyait les stars de cinéma qui écriraient l'histoire de la Nouvelle Vague. Le Maître partait régulièrement la rejoindre dans ses folles sauteries des beaux quartiers. En attendant, Constance semblait indifférente aux activités de son mari, car je sus tôt qu'un seul désir l'obsédait. Avoir un enfant.

C'est Solange qui me le rapporta un matin alors que nous époussetions les lustres des salons, car elle répandait sans cesse des rumeurs sur les Maîtres, surtout sur Madame qu'elle jalousait ouvertement, ce qui m'en fit une ennemie naturelle dès mon entrée au manoir. Ce matin-là, donc, elle me fit part du drame de Madame qui consultait médecins et sages-femmes depuis deux ans et attendait chaque mois que le sang cesse de tacher ses culottes. Or, Solange était bien placée pour savoir en qualité de lingère, en plus d'être gouvernante, que les culottes de Madame étaient invariablement mouchetées de rouge tous les vingt-huit jours et qu'à chaque fois, Madame gardait plusieurs jours les yeux rougis et le regard triste. Une fois, elle avait entendu Monsieur et Madame se disputer, car celle-ci lui reprochait de ne jamais tenir compte de son cycle et de préférer aller s'encanailler à Paris avec sa sœur plutôt que d'assumer son rôle justement les jours où il aurait dû l'honorer plus que de raison. Cette confidence me traversa le ventre si violemment que je dus m'accroupir, prétextant à Solange un vertige. Je ne supportais pas l'idée du corps de Constance transpercé par ce type qui ne la respectait pas, tout mari et châtelain fût-il ; un homme que je jugeai déjà odieux, vil, mesquin, ne devisant que d'argent et reluquant tous les derrières pourvu qu'ils fussent féminins et prépubères. J'avais vite fait de remarquer ses regards appuyés sur mes seins et mes fesses et ses sourires lubriques quand il me réclamait un fruit ou son journal et attendait que je me retourne pour me mater sans vergogne. Je n'étais pas dupe. Dès le premier jour, je détestai cet homme. Ce qui m'affligeait, c'était de réaliser qu'elle sacrifiait sa vie pour ce goujat. Elle semblait pourtant s'en accommoder et lui trouver des excuses, mais Constance voyait du beau partout, elle posait un regard franc et naïf sur la vie, se contentant de peu. Lire, écrire, jardiner lui

suffisait. Seul son ventre vide la mettait au supplice. Elle rêvait de fonder une famille nombreuse, s'épanouir entourée d'une ribambelle d'enfants. Elle me l'avait confiée en me questionnant sur mes origines, et je lui avais évoqué alors l'existence de ma fratrie, « Oh mon Dieu, quelle belle famille et quelle chance vous avez d'avoir six frères et sœurs ». Elle oubliait, dans sa candeur et son égoïsme de classe, qu'une telle famille en proie à la paysannerie vivait chichement et que mes parents nous avaient mis au travail très jeune, sans compter qu'aucune instruction ne nous attendait après l'école primaire. Mon entrée chez les de La Varende avait été une sinécure, un emploi inespéré, une chance pour notre famille.

J'avais passé la journée à servir les invités. D'abord dresser plus de deux-cents assiettes sur des nappes blanches constellées de fleurs des champs, des jaunes, des bleues, des violettes, une féerie de verdure et de petits bouquets entourés de brins de paille confectionnés dès l'aube avec Solange et Richard. Et puis, la relève était apparue, avec tournebroches et cochons, demi-tonneaux de vin par dizaines, roulés par des paysans du coin aux bras puissants et aux visages rougis par l'effort et le Calvados. Nous avions tous plaisanté, buvant déjà le cidre à même les bouteilles, planqués derrière des bottes de paille grandes comme des maisons, certains se bécotant déjà, Solange roulant des pelles à un grand gaillard au teint basané et à la chemise débraillée. Des serveuses avaient été embauchées pour l'occasion, toutes jeunes, vierges, aux corps fluides et fins, aux gestes gracieux, des petites mariées à venir pour les gars d'ici, les gens des bourgs alentours qui venaient donner main forte aux propriétaires de La Huchette, « les Ducs » comme on les appelait au village. Tout ce petit monde des gens de labeur et de cœur, des artisans, des commis, des agriculteurs ou encore des palefreniers ou des jardiniers. Avant que n'arrive le beau monde, le notaire, le médecin, les gens de lettres et les gens de justice, les dames des bonnes œuvres, le curé, les commerçants nantis de Deauville, toute cette bourgeoisie aux mœurs douteuses, mais à l'apparence irréprochable, cette faune qui pérora jusqu'à la fin des années soixante et qui écrasera la jeunesse par son puritanisme et sa morale. Heureusement arrivera la révolution de mai dix ans plus tard pour donner un bon coup de pied à cette fourmilière.

Parmi ces messieurs, je ne représentais rien d'autre qu'un joli brin de fille qu'on aurait bien troussé, mais la bienséance voulût qu'on n'approche pas le petit personnel du châtelain. Aussi, je passais entre les convives rassurée de ne pas être importunée, si ce n'est par le personnel de cuisine, avec ses réflexions misogynes et ses rires graveleux.

Mais déjà, je n'avais d'yeux que pour Constance qui rayonnait en bout de table, distribuant des sourires et des paroles aimables autour d'elle, riant parfois de toutes ses magnifiques dents en tapotant délicatement son visage, son front et sa nuque de son mouchoir en dentelle en ce jour des premières chaleurs. Car la journée s'annonçait torride jusqu'aux frimas du soir, avant que l'alcool ne vienne chauffer les ardeurs de cette assemblée de petites noblesses intouchables.

Je ne jalousais aucun d'eux, non, seule l'arythmie de mon cœur me surprenait quand Monsieur, une fois ou deux, s'approchait de Madame pour poser sa main sur son épaule délicate et montrer ainsi à tous sa fierté de posséder une femme si belle et si aimable, la reine de cœur de son royaume, provocation jetée aux figures de ces messieurs moins bien nés que lui, mais détenant plus grande fortune. Néanmoins, il espérait leur soutirer entre le fromage et le dessert, ou plus tard encore, quand le Calvados fragiliserait leurs défenses, quelques négociations immobilières indispensables à la flatterie de leurs trains de vie. Les heures passant et l'alcool aidant, Monsieur faisait montre d'une allure moins altière et d'un bagout défaillant, mais personne ne semblait s'en formaliser, bien au contraire, son attitude avinée autorisait chacun à rejoindre ce relâchement bienvenu. Seule Constance et quelques dames de compagnie restaient dignes et semblaient ignorer la charge dégénérative qui s'annonçait pour la nuit. Il en était ainsi depuis des années, du moins depuis que Madame s'était pliée aux mœurs de Monsieur en contractant un mariage arrangé par sa famille de souche plus modeste, d'embourgeoisement d'avant la Grande Guerre par l'entrefaite du rachat d'une armurerie salubre. Le père de Constance, avant sa mort, avait réussi le plus beau coup de sa vie en inscrivant sa famille dans une lignée patricienne. Pourtant, seul un patronyme ; tout aristocrate fût-il, ne pouvait plus rayonner comme jadis dans ces années d'après-guerre où la modernité annonçait l'ascension des classes moyennes. Mais pour l'heure,